

« Ainsi parlait Gaza » Nietzsche, la tragédie d'un génocide et la quête de sens

"Thus Spoke Gaza": Nietzsche, the Tragedy of a Genocide, and the Quest for Meaning

Chakib Khalil YOUSFI ¹ 
Université d'Adrar / ALGERIE
Adresse mail : chakib_yousfi@yahoo.fr

Ouahiba RAKED ² 
Université d'Adrar / ALGERIE
rakedouahiba1@gmail.com

Reçu: 06/05/2025,

Accepté: 01/06/2025,

Publié: 04/06/2025

Résumé :

Cet article propose une lecture du génocide de Gaza à travers la philosophie de Nietzsche, en mobilisant des concepts clés comme le nihilisme, la volonté de puissance, le Surhomme et l'éternel retour. Il analyse la manière dont la crise des valeurs, symbolisée par la "mort de Dieu", se reflète dans l'inaction internationale et l'indifférence face à la souffrance humaine. La volonté de puissance est examinée sous l'angle des rapports de force entre oppression et résistance, interrogeant les motivations et stratégies des acteurs en présence. Le Surhomme nietzschéen est évoqué pour questionner la responsabilité des dirigeants : œuvrent-ils à une transformation constructive ou perpétuent-ils un cycle de violence destructrice ? Enfin, la notion de l'éternel retour met en lumière la répétition tragique du génocide de Gaza, soulignant la nécessité de créer de nouvelles valeurs pour rompre avec cette fatalité. À travers cette approche philosophique, l'article cherche à dépasser les discours binaires pour proposer une réflexion sur les implications éthiques et politiques de cette tragédie.

Mots- clés : Génocide de Gaza - Nietzsche - nihilismes - volonté de puissance - éternel retour - Surhomme

Abstract:

This article offers an interpretation of the genocide in Gaza through Nietzsche's philosophy, drawing on key concepts such as nihilism, the will to power, the Übermensch, and the eternal return. It examines how the crisis of values, symbolized by the "death of God," is reflected in international inaction and indifference to human suffering. The will to power is analyzed in terms of power dynamics between oppression and resistance, questioning the motivations and strategies of the involved actors. The Nietzschean Übermensch is invoked to challenge the responsibility of leaders: are they working toward constructive transformation, or are they perpetuating a cycle of destructive violence? Finally, the notion of eternal return highlights the tragic repetition of the genocide in Gaza, emphasizing the need to create new values to break this fatal cycle. Through this philosophical approach, the article seeks to move beyond binary narratives and offer a reflection on the ethical and political implications of this tragedy.

Keywords: Genocide in Gaza - Nietzsche - Nihilism - Will to Power - Eternal Return - Übermensch

* Auteur correspondant : **Chakib Khalil YOUSFI**

Langues & Cultures / © 2025 The Authors. Published by the University of Adrar, Algeria.

This is an open access article under the CC BY license (<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>)

“La-bas est l'île des tombeaux, l'île silencieuse, là-bas sont aussi les tombeaux de ma jeunesse. C'est là-bas que je vais porter une couronne d'immortelles de la vie.”

le Chant du tombeau, Ainsi Parlait Zarathoustra

Avertissement aux lecteurs

Le présent article s'inscrivant dans une démarche thématique, propose une réflexion philosophique sur le conflit à Gaza à partir des concepts développés par Friedrich Nietzsche, tels que le nihilisme, la volonté de puissance et l'éternel retour et autres concepts. Il ne s'agit ni d'un exposé géopolitique ni d'une instrumentalisation discursive destinée à une fin autre que scientifique, mais d'un exercice de pensée visant à éclairer certaines dynamiques contemporaines à travers le prisme de la philosophie occidentale.

Nous sommes pleinement conscients que les concepts abordés ici — issus d'un cadre philosophique particulier — peuvent ne pas entrer en résonance avec les sensibilités, les expériences ou les référents culturels de certains lecteurs, en particulier dans des contextes où les traditions religieuses, morales ou politiques diffèrent profondément.

Cette analyse n'a pas vocation à imposer un cadre d'interprétation unique ni à relativiser la gravité des événements ou des souffrances humaines. Elle entend au contraire ouvrir un espace de réflexion critique et éthique, en prenant soin de respecter la pluralité des regards, des mémoires et des engagements.

Nous invitons donc le lecteur à aborder ce texte non comme un discours de vérité, mais comme une proposition intellectuelle parmi d'autres, consciente de ses limites, de son ancrage culturel, et soucieuse d'éviter toute généralisation ou réduction simplificatrice.

Introduction

Depuis sa parution entre 1883 et 1885, *Ainsi parlait Zarathoustra* de Friedrich Nietzsche s'est imposé comme l'un des textes philosophiques les plus retentissants de l'histoire de la pensée occidentale. Œuvre inclassable, à la croisée de la poésie, de la prophétie et de la philosophie, elle propose une méditation vertigineuse sur l'effondrement des valeurs traditionnelles, l'émergence du nihilisme et la nécessité pour l'homme de se réinventer. À l'heure où les conflits

armés redessinent tragiquement les contours de nos géographies affectives et politiques, où Gaza s'enfonce dans une spirale de violence et de désespoir, interroger Nietzsche n'a rien d'un exercice purement spéculatif : c'est une tentative d'arracher du sens à l'insoutenable, de questionner les racines du mal, et peut-être d'entrevoir les conditions d'une possible rédemption.

Cet article ne se réduit pas à une analyse politique ou géopolitique du conflit israélo-palestinien, ni à un exposé compassionnel sur la souffrance des civils palestiniens — bien que cette souffrance constitue l'horizon incontournable de toute réflexion. Il s'agit, plus radicalement, d'ouvrir un espace de pensée où le drame de Gaza est lu à la lumière des concepts nietzschéens : le nihilisme, cette expérience du vide qui s'ouvre quand les anciennes valeurs ne tiennent plus ; la volonté de puissance, comprise non comme simple appétit de domination, mais comme force créatrice, capable de dépasser la simple survie ; le Surhomme, figure de dépassement de soi, qui refuse l'enfermement dans la répétition stérile du ressentiment ; enfin, l'éternel retour, hypothèse vertigineuse qui invite à assumer l'existence dans sa totalité, jusque dans ses aspects les plus tragiques.

L'enjeu de cette réflexion est double. D'une part, il s'agit de penser les responsabilités individuelles et collectives face à un désastre humain qui excède les calculs stratégiques ; d'autre part, il s'agit d'interroger la place du langage, de la mémoire, de la narration dans une situation où l'humain risque de disparaître derrière les statistiques et les slogans. En ce sens, l'approche nietzschéenne ne se veut ni jugement moral ni solution politique, mais une invitation à repenser ce que pourrait signifier résister à la tentation du nihilisme destructeur, redonner un visage au chaos, et peut-être réapprendre à dialoguer au bord du gouffre.

Au fil de cet article, nous proposerons ainsi une traversée critique qui mettra en dialogue les intuitions nietzschéennes avec les réalités de Gaza, en explorant à la fois les écueils et les promesses d'une telle entreprise. Car si penser ne suffit pas à sauver des vies, ne pas penser risque de condamner à répéter indéfiniment les mêmes tragédies.

I. La métaphore de la Mort de Dieu et la crise des valeurs morales

A. la métaphore de la mort de Dieu comme symbole du nihilisme

Dans "Le Gai Savoir", Nietzsche déclare : « Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué. » (NIETZSCHE, 1973, p. 120). Cette proclamation n'est pas simplement une affirmation athée à prendre au premier degré, mais constitue, en elle-même, une réflexion profonde sur la crise des valeurs qui résulte de la perte des croyances traditionnelles. L'abandon des valeurs et des normes éthiques eut pour effet de redéfinir le sens et de remettre en question les délimitations conventionnelles entre le bien et le mal dans une société en quête de nouveaux fondements. C'est dans cet optique que nous allons tenter de mettre en relation les différents concepts nietzschéens avec la réalité de Gaza et des

conditions désastreuses qui font le quotidien des gazaouis. Explorer la quête de sens dans de telles conditions constitue une entreprise ardue et un défi de taille à relever.

De ce fait, notre exploration à travers la quête du sens vise à démentir une réelle interaction entre la crise des valeurs et le contexte de violence quelque soit la diversité contextuelle et temporelle. La particularité des écrits nietzschéens a démontré la profondeur de cette encrage. A ce propos Gilles DELEUZE, philosophe et auteur de Nietzsche et la philosophie considère que « Le projet le plus général de Nietzsche consiste en ceci : introduire en philosophie les concepts de sens et de valeur. [...] Nietzsche n'a jamais caché que la philosophie du sens et des valeurs dût être une critique. Que Kant n'ait pas mené la vraie critique, parce qu'il n'a pas su en poser le problème en termes de valeurs, tel est même un des mobiles principaux de l'œuvre de Nietzsche. » (DELEUZE, 2014)

La métaphore de la mort de Dieu, pour ainsi dire, pourrait faire l'objet d'une interprétation assez réaliste par rapport à la conjoncture actuelle en symbolisant l'effondrement des vérités absolues et des valeurs morales universelles qui régissaient, jadis, l'individu sur le plan moral et humain. En effet, dans le contexte du génocide de Gaza, cette idée trouve un écho particulier. La communauté internationale, en grande partie, semble paralysée, incapable de formuler une réponse morale claire face à la souffrance humaine, ce qui traduit une profonde crise de valeurs.

Cette situation nous amène à évoquer le concept du nihilisme¹. Une philosophie qui s'est particulièrement développé durant les périodes de conflit du XXe siècle, notamment la Seconde Guerre mondiale, de nombreux intellectuels et écrivains, à l'instar d'Albert Camus, se sont engagés dans la lutte pour la liberté contre l'oppression fasciste et nazie. Paradoxalement, cette attitude a été peu adoptée lors du conflit israélo-palestinien, ce qui nous amène à nous interroger sur la manière dont le statut d'opprimé et d'opresseur influence la prise de position vis-à-vis des luttes pour la justice.

B. Les conséquences du nihilisme

Le nihilisme, qui découle de la métaphore de la mort de Dieu, se manifeste par un vide moral et une crise de sens. Nietzsche avertit dans "Le Gai Savoir" que, sans repères transcendants, l'humanité risque de sombrer dans le désespoir ou l'indifférence : « *N'entendons-nous rien encore du bruit des fossoyeurs qui enterrent Dieu ? Ne sentons-nous rien*

¹ Le nihilisme peut être défini comme le refus ou l'effondrement des valeurs, des croyances et des repères que les sociétés ont longtemps tenus pour acquis, qu'ils soient moraux, religieux ou philosophiques. Il traduit une prise de conscience aiguë de l'absence de sens objectif dans l'existence, laissant l'homme face à un vide déroutant. Sur le plan littéraire, le nihilisme apparaît souvent comme un désenchantement lucide, une révolte silencieuse ou un regard désabusé posé sur le monde. Nietzsche a vu dans ce bouleversement — symbolisé par la mort de Dieu — non seulement une crise, mais aussi l'occasion de repenser le sens et de créer de nouvelles valeurs.

encore de la putréfaction divine ? » (NIETZSCHE, *Le Gai savoir*, 1973, p. 123) Cette absence de cadre éthique clair, perceptible dans la réaction des « puissants » face au génocide à Gaza, traduit une forme de nihilisme où la vie humaine devient une abstraction, un chiffre relayé dans les médias sans véritable impact moral ou politique.

Ce vide de repères moraux ne conduit pas seulement à une forme d'indifférence face à la violence, il pousse aussi individus et sociétés à chercher du sens ailleurs — parfois par des moyens destructeurs. Nietzsche observe qu'avec l'effondrement des valeurs traditionnelles, deux chemins s'ouvrent : **le nihilisme passif**, qui se contente d'accepter l'absurdité du monde, et **le nihilisme actif**, qui tente de surmonter cette crise en forgeant de nouvelles valeurs. Dans le cadre du conflit israélo-palestinien, l'absence d'un cadre de justice partagé nourrit une dynamique où chaque camp tente de faire triompher sa vision par la force, alimentant ainsi une spirale de violence.

En guise d'argumentation, nous avons fait appel aux travaux d'Hannah Arendt qui, dans son ouvrage "*Les Origines du totalitarisme*" publié en 1951, met en garde contre l'indifférence face aux crimes de masse, qui banalise l'inhumain sous couvert de pragmatisme politique. Cette banalisation est une conséquence directe du nihilisme : en l'absence de principes supérieurs reconnus, la violence devient un simple outil de gestion des rapports de force. Dès lors, la question se pose : comment éviter que ce vide moral ne se perpétue, condamnant les générations futures à revivre indéfiniment la même tragédie ? (ARENDT, 1951, p. 250)

Tandis que Nietzsche voyait dans la disparition des anciennes croyances une occasion de redonner souffle à de nouvelles valeurs, la réalité à Gaza montre un tout autre visage : sans un engagement collectif pour réinventer des repères communs, ce vide ne produit que ruine et douleur. Devant les souffrances infligées au peuple gazaoui, il devient essentiel que l'humanité s'interroge à nouveau sur ce qui fonde la dignité humaine, sous peine de s'enfermer dans une répétition tragique de violence et d'injustice. Une spirale de violences toujours au rendez-vous, toujours tragique aux Palestiniens depuis 1948.

II. Volonté de puissance et domination

A. Le concept de volonté de puissance

Nietzsche définit la volonté de puissance comme la force fondamentale qui anime toutes les formes de vie. Il écrit dans "*Par-delà le bien et le mal*" : « *La vie elle-même est une volonté de puissance.* » (NIETZSCHE, *Par-delà le bien et le mal*, 1971, p. 70) Cela signifie que chaque individu, et chaque nation, cherche à s'affirmer et à dominer dans son environnement. Cependant, cette volonté de puissance ne doit pas être perçue uniquement sous un prisme de violence et de conquête ; elle peut aussi être une force créatrice, un moteur d'innovation et de dépassement de soi. Nietzsche distingue une volonté de puissance affirmatrice, qui

cherche à créer de nouvelles valeurs, d'une volonté de puissance réactive, qui s'exprime par la destruction et la négation de l'autre.

Dans le cadre du conflit à Gaza, cette notion amène à s'interroger sur la manière dont les différents acteurs exercent leur pouvoir. Israël, en tant qu'État, impose sa puissance par des moyens militaires, économiques et diplomatiques, cherchant à étendre son contrôle territorial. De l'autre côté, les groupes palestiniens revendiquent une volonté d'affirmation nationale et de souveraineté face à une oppression aveugle et démesurée. La lutte qui en résulte est donc un affrontement entre deux volontés de puissance aux manifestations opposées. Cette dualité rappelle la distinction faite par Nietzsche entre les maîtres, qui imposent leur puissance de manière active, et les esclaves, qui développent une morale réactive, basée sur la résistance et la contestation de l'oppression.

B. Domination et résistance

Dans le contexte du conflit israélo-palestinien, la volonté de puissance se traduit par des dynamiques de domination et de résistance. L'État israélien exerce une domination militaire et politique, utilisant sa supériorité technologique et stratégique tout en bénéficiant de l'alliance des puissances occidentales pour maintenir son contrôle sur les territoires palestiniens. Face à cela, la résistance palestinienne apparaît comme une réponse désespérée, cherchant à contester cette domination par des moyens allant de la mobilisation politique aux affrontements armés.

Selon Nietzsche, ce mouvement se manifeste par une volonté d'assimilation, une lutte ininterrompue contre les résistances. C'est ainsi qu'émerge la notion de « force ». La volonté de puissance, loin d'être une entité fixe, se compose de forces en perpétuelle interaction. Elle prend forme à travers l'adversité, se renforçant dans les épreuves, et même lorsqu'elle semble reculer, elle poursuit sans relâche sa quête pour se réinventer et s'affirmer.

La volonté de puissance, vue comme une structure relationnelle, inclut aussi une dimension pathologique liée au besoin de puissance que Nietzsche avait abordé dans *Aurore*. (Montebello & Stanek, 2002, pp. 267-270) où il cite : « *La volonté de puissance ne peut se manifester qu'au contact de résistances ; elle recherche ce qui lui résiste.* »

La philosophie de Nietzsche, souvent mal interprétée comme une glorification unidimensionnelle de la domination, propose en réalité une réflexion bien plus subtile sur les dynamiques du pouvoir. Loin de se contenter d'une justification de la violence, elle explore les voies par lesquelles l'énergie conflictuelle pourrait se transmuter en quelque chose de radicalement autre. Dans le même sillage de notre argumentation, Hannah Arendt, dans son essai "Du mensonge à la violence" publié en 1972, rappelle que la véritable puissance politique ne réside pas uniquement dans la force coercitive, mais aussi dans la capacité à créer des espaces de dialogue et de reconnaissance mutuelle. Dès lors, si la

volonté de puissance peut mener à la destruction, elle peut aussi être réorientée vers la construction d'un avenir où la coexistence devient possible.

III. Le Surhomme et la responsabilité des puissants

A. Le Surhomme : Création de nouvelles valeurs

Le concept de Surhomme est central dans la philosophie de Nietzsche. Le Surhomme est celui qui dépasse les normes établies, qui crée de nouvelles valeurs et qui refuse de se soumettre aux dogmes du passé. Il écrit dans "Ainsi parlait Zarathoustra" : « *L'homme est quelque chose qui doit être surmonté.* » Cette pensée implique une rupture avec les systèmes de valeurs hérités et une prise de responsabilité individuelle pour forger un avenir différent. Dans le contexte du conflit à Gaza, cela soulève des questions essentielles sur la responsabilité des dirigeants politiques et militaires. Sont-ils des Surhommes capables de transcender les conflits et de créer des solutions novatrices, ou tombent-ils dans des comportements de domination destructrice ?

Un Surhomme au sens nietzschéen serait donc celui qui, au lieu de reproduire les schémas de violence et de répression, oserait une refonte des relations et des structures de pouvoir. Cette capacité à inventer une nouvelle réalité politique rejoint les travaux de Michel Foucault sur le pouvoir et la subjectivation, qui montrent que l'exercice du pouvoir peut être réorienté vers des formes plus constructives et moins oppressives. Dans cette perspective, la véritable grandeur des dirigeants ne réside pas dans la perpétuation du statu quo, mais dans leur aptitude à proposer un projet qui dépasse les conflits récurrents.

Jean-Paul Sartre, dans "L'Existentialisme est un humanisme", souligne que l'homme est défini par ses choix et ses actions (SARTRE, 1946). Appliqué à Gaza, cela signifie que chaque décision politique façonne une réalité nouvelle. Un Surhomme nietzschéen, dans ce contexte, serait celui qui accepte pleinement cette responsabilité et agit en conséquence, non pas dans une logique de domination, mais dans une volonté de transformation et de dépassement des antagonismes figés.

B. La trahison des idéaux

La trahison des idéaux, dans le cadre du conflit, se manifeste lorsque les leaders ne parviennent pas à incarner les valeurs qu'ils prétendent défendre. Si le Surhomme est censé être un créateur de valeurs, alors les acteurs impliqués dans le conflit, qui persistent dans des logiques de violence et de répression, trahissent cette essence en se contentant de répéter les erreurs du passé. Nietzsche pose la question dans "Ainsi parlait Zarathoustra" : « Qu'avez-vous fait pour le surmonter ? » (NIETZSCHE, Ainsi parlait Zarathoustra, 1985). Cette interrogation, appliquée aux dirigeants politiques, exige une introspection sur la manière dont leurs actions contribuent à l'intensification du conflit plutôt qu'à sa résolution.

Frantz Fanon, dans "Les Damnés de la Terre", critique les élites politiques qui, après avoir combattu l'oppression, reproduisent elles-mêmes des structures de domination. Appliqué au conflit israélo-palestinien, cela interroge la manière dont certains leaders, au lieu de chercher à transcender les logiques de confrontation, maintiennent des politiques qui renforcent l'instabilité et la souffrance collective. Le Surhomme nietzschéen, au contraire, devrait être celui qui brise ces cycles et qui ose proposer une alternative radicalement nouvelle.

Ainsi, la question centrale demeure : les dirigeants actuels sont-ils véritablement en quête d'un dépassement créateur ou se contentent-ils d'instrumentaliser les tensions existantes pour asseoir leur propre pouvoir ? L'histoire jugera si leur action aura été celle du Surhomme nietzschéen ou celle d'une humanité figée dans ses propres contradictions.

IV. L'éternel retour et la répétition des violences

A. L'idée de l'éternel retour

Friedrich Nietzsche introduit l'idée de l'éternel retour dans "Ainsi parlait Zarathoustra" comme une épreuve existentielle ultime. Il pose la question suivante : *serions-nous prêts à revivre notre vie, avec toutes ses joies et toutes ses souffrances, à l'infini ?* (NIETZSCHE, Ainsi parlait Zarathoustra, 1985, p. 51) et aussi dans "Le Gai Savoir", où il formule cette idée de manière encore plus incisive : « *Que dirais-tu si un jour ou une nuit un démon se glissait furtivement dans ta plus solitaire solitude et te disait : "Cette vie, telle que tu la vis et l'as vécue, il te faudra la revivre encore une fois et d'innombrables fois encore" ?* » (NIETZSCHE, Le Gai savoir, 1973, p. 341).

Cette notion questionne la répétition des cycles de violence et de souffrance qui semblent se reproduire inlassablement. L'éternel retour devient ici une malédiction : les guerres, les sièges et les destructions se succèdent, enfermant les populations dans une tragédie sans fin. Ce constat rejoint la critique de Walter Benjamin², qui dénonce une histoire perçue comme une accumulation de catastrophes plutôt que comme un progrès linéaire : « *Il n'y a pas de document de culture qui ne soit en même temps un document de barbarie.* » (WALTER, 2014)

Dans ce cadre, la question nietzschéenne prend une tournure morale et politique : qui peut accepter que les mêmes violences se répètent à l'infini sans que rien ne change ? Camus, dans "Le Mythe de Sisyphe", présente le destin absurde d'un homme condamné à répéter une même tâche à perpétuité. Le peuple palestinien, piégé dans un cycle de guerre et

² Titre original : *Über den Begriff der Geschichte*. rédigé au début de l'année 1940, peu avant le suicide de l'auteur qui redoutait d'être arrêté par la Gestapo. Le texte fut publié pour la première fois à Los Angeles en 1942 par l'Institut de recherches sociales (l'École de Francfort en exil).

d'occupation, semble lui aussi condamné à rouler sans cesse le même rocher vers un sommet qui s'écroule invariablement.

Cependant, Nietzsche invite à une réponse active face à l'éternel retour. Il évoque la possibilité du dépassement de soi et de la volonté de puissance : « *Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou.* » (NIETZSCHE, *Ecce Homo*, 2001) Cette idée ouvre la perspective d'une rupture avec la fatalité historique, d'une volonté de transformation plutôt que d'une acceptation passive du destin.

Ainsi, penser Gaza à travers l'idée de l'éternel retour met en lumière l'impasse historique dans laquelle se trouvent ses habitants. Mais cette réflexion pose aussi une question décisive : comment transformer ce destin répétitif en une volonté de rupture, en un acte de création qui ouvre l'avenir plutôt que de le condamner à la répétition du passé ?

B. La tragédie de la répétition

La répétition tragique des conflits et des violences pose un défi moral et politique majeur. Si chaque cycle de violence se reproduit, cela interroge directement la responsabilité des dirigeants : leurs choix perpétuent-ils un système de destruction inéluctable ou ouvrent-ils la voie à une transformation possible ?

Nietzsche insiste sur l'importance de la volonté de puissance comme moteur du dépassement. Dans "Humain, trop humain", il déclare : « *Tout ce qui tombe doit être poussé.* » (NIETZSCHE, *Humain, trop humain*, 2018, p. 164) Appliquée à la gestion des conflits, cette pensée souligne l'urgence de repenser radicalement les stratégies politiques afin de briser la logique de répétition.

L'histoire offre de nombreux exemples de situations où l'inaction et l'aveuglement face aux schémas du passé ont conduit à des impasses tragiques. Hannah Arendt met en lumière la banalité du mal, c'est-à-dire la façon dont des systèmes oppressifs peuvent se perpétuer sans que leurs acteurs n'en mesurent pleinement les conséquences. (ARENDT, *Eichmann à Jérusalem*, 1963, p. 201) Cette analyse résonne avec la situation actuelle, où l'absence de volonté politique de rupture maintient un cycle infernal.

Dans la même ligne d'analyse, Michel Foucault, dans *Surveiller et punir*, explore la manière dont les structures de pouvoir enferment les sociétés dans des cycles répétitifs. S'en libérer suppose de repenser nos cadres de pensée, de redéfinir les rapports de force et de rompre avec les schémas traditionnels de domination.

En fin de compte, la notion de l'éternel retour pose une question fondamentale aux décideurs : veulent-ils voir se perpétuer les mêmes erreurs, ou sont-ils prêts à engager une réflexion radicale pour transformer l'avenir ? La sortie du cycle exige une volonté politique

forte et une capacité à envisager un avenir qui ne soit pas simplement la reproduction du passé.

V. La perspective éthique : Responsabilité et pouvoir

A. La responsabilité des acteurs

Face à la violence à Gaza, la question de la responsabilité des acteurs en présence est primordiale. Nietzsche, avec sa philosophie de la volonté de puissance, nous invite à réfléchir sur l'impact de nos actions et décisions. Chaque choix, chaque action, a des conséquences, et il est du devoir des leaders d'opter pour une voie qui préserve la dignité humaine plutôt que d'alimenter la destruction. Dans "Ainsi parlait Zarathoustra", il écrit : « *L'homme est une corde tendue entre l'animal et le Surhomme* » (NIETZSCHE, Ainsi parlait Zarathoustra, 1985), soulignant ainsi la nécessité de transcender les instincts primaires de domination pour aspirer à une humanité plus élevée.

Cette idée résonne avec la pensée de Sartre qui, dans "L'Être et le Néant", souligne que « nous sommes condamnés à être libres » (SARTRE, L'Être et le Néant : Essai d'ontologie phénoménologique., 1943, p. 516), ce qui implique une responsabilité absolue vis-à-vis de nos décisions. Dans le cadre du conflit israélo-palestinien, cela signifie que chaque acteur porte la responsabilité de ses actes et ne peut se réfugier derrière des circonstances extérieures pour justifier la perpétuation des violences.

Cette liberté engage à un dépassement des discours de justification et à une prise de conscience de l'impact réel des décisions politiques et militaires.

À Gaza, les populations civiles endurent une violence d'une intensité insoutenable, qui s'apparente à un génocide. Bombardements continus, privations délibérées d'eau, de nourriture, de soins : c'est un peuple tout entier que l'on cherche à anéantir, enfermé dans une logique cruelle de punition collective. Les morts se comptent par milliers, femmes et enfants en première ligne, familles brisées, quartiers rasés. Ce drame humain incarne, hélas, ce que le droit international désigne comme un génocide : la destruction méthodique, en tout ou en partie, d'un groupe national ou ethnique.³

Face à cette tragédie, rester silencieux ou afficher une neutralité prudente revient à se rendre complice. Nietzsche, à travers sa réflexion sur la volonté de puissance, rappelle que toute

³ **Convention de Genève de 1949** : Dans la présente Convention, le génocide s'entend de l'un quelconque des actes ci-après, commis dans l'intention de détruire, ou tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel :

- a) Meurtre de membres du groupe;
- b) Atteinte grave à l'intégrité physique ou mentale de membres du groupe;
- c) Soumission intentionnelle du groupe à des conditions d'existence devant entraîner sa destruction physique totale ou partielle;
- d) Mesures visant à entraver les naissances au sein du groupe;
- e) Transfert forcé d'enfants du groupe à un autre groupe.

action porte en elle une capacité de transformation. Il nous invite à dépasser les pulsions de domination pour élever notre humanité et inventer de nouvelles formes de relations.

Quant à Sartre, il nous enseigne que nous sommes irrémédiablement responsables de nos actes, qu'aucune excuse extérieure ne peut effacer cette liberté fondamentale. Dans le contexte du conflit, cela implique pour chaque acteur (politique, militaire ou simple témoin) une exigence de lucidité et de responsabilité.

La communauté internationale ne peut plus se limiter à des déclarations symboliques ou à des appels à la retenue. Il est urgent de prendre des mesures concrètes : sanctions, embargo sur les armes, recours aux instances judiciaires internationales. Mais au-delà des institutions, c'est notre conscience collective qui est interpellée. Les Gazaouis ne sont pas des abstractions ni des chiffres : ce sont des hommes, des femmes, des enfants dont les vies sont broyées sous nos yeux. Leur résistance, leur dignité, sont un appel adressé au monde entier : on ne peut piétiner un peuple sans provoquer, un jour, un réveil moral universel.

B. Une invitation à l'introspection

Nietzsche, loin d'être un prêcheur de l'indifférence ou de la passivité, nous incite à un examen de conscience radical, une introspection qui va au-delà des apparences. Dans *Le Gai Savoir*, la notion de la « mort de Dieu » n'est pas à comprendre comme une simple critique de la religion, comme nous l'avons déjà précisé auparavant, mais plutôt comme le symbole de l'effondrement des valeurs absolues qui, pendant des siècles, ont guidé nos actions et structuré notre rapport au monde. L'édifice moral et spirituel sur lequel se reposaient nos sociétés s'est effondré, laissant place à un vide vertigineux. Dans ce vide, il ne suffit pas d'attendre que de nouvelles certitudes émergent : chaque acteur de la société, qu'il soit un gouvernement, un mouvement de résistance ou un individu, est désormais contraint de se réinventer, de forger ses propres repères et de mesurer la portée de ses actes dans un monde sans fondement préétabli.

Dans le contexte du conflit à Gaza, cette responsabilité prend une dimension particulièrement dramatique. L'enjeu n'est pas seulement de prendre des décisions immédiates, mais de comprendre que chaque geste, chaque parole, inscrit une trace dans un passé déjà lourd de souffrance. Chaque action doit être pensée en relation avec une histoire collective marquée par les blessures, les deuils, et les souffrances partagées. Ne pas prendre en compte ces éléments revient à agir dans l'aveuglement, à perpétuer un cycle de violence et d'incompréhension.

Cette analyse nietzschéenne de la responsabilité s'applique particulièrement à ceux qui détiennent le pouvoir et la force. La philosophie de Nietzsche ne nous exhorte pas à fuir notre liberté ou à déléguer notre responsabilité, mais à affronter le poids de nos choix, à accepter leur caractère créateur. Cette liberté ne nous autorise pas à nous en laver les mains sous prétexte de circonstances extérieures ou d'objectifs supérieurs. Au contraire, elle nous

engage à poser des actes conscients, à agir avec la pleine connaissance des répercussions à long terme de nos actions.

Ainsi, pour espérer un avenir apaisé et véritablement humain, il devient indispensable d'interroger de façon critique nos fondements, de remettre en question les logiques de domination et de violence qui sous-tendent souvent nos rapports politiques et sociaux. Ce n'est pas un exercice théorique, mais une exigence qui touche à la fois à l'éthique et à la politique, et qui doit guider la manière dont nous agissons, que ce soit sur le terrain de la diplomatie, de la guerre ou du dialogue.

L'introspection nietzschéenne, loin d'être une fuite dans l'individualisme ou l'introspection stérile, devient ainsi un appel à une transformation active, un impératif moral et collectif pour reconstruire les bases d'une coexistence juste et respectueuse de la dignité humaine.

VI. L'impact culturel et la réception des idées de Nietzsche

A. L'influence de Nietzsche dans la culture contemporaine

Les idées de Friedrich Nietzsche, notamment celles développées dans "Ainsi parlait Zarathoustra", ont exercé une influence profonde sur la culture contemporaine. Son concept du Surhomme, sa critique des valeurs traditionnelles et sa réflexion sur la volonté de puissance ont nourri les productions littéraires, artistiques et cinématographiques.

Dans la littérature, Michel Houellebecq, écrivain, poète, essayiste et acteur français né le 26 février 1956 à Saint-Pierre (La Réunion) explore dans ouvrage intitulé "Les Particules élémentaires" publié en 1998 des thèmes proches du nihilisme nietzschéen, mettant en scène une humanité en crise, en perte de repères et en quête de nouvelles valeurs. D'autres auteurs, comme Albert Camus dans "L'Homme révolté", s'interrogent sur l'héritage de Nietzsche et sa place dans la pensée existentielle et morale moderne.

L'impact de Nietzsche s'étend aussi au cinéma et aux arts visuels. Des réalisateurs comme Stanley Kubrick dans "2001 : l'Odyssée de l'espace" (1968) explorent l'évolution de l'humanité à travers une dynamique nietzschéenne de transformation et de dépassement. Dans la musique, le rock et la pop culture ont souvent repris les notions de volonté de puissance et de déconstruction des valeurs préexistantes, comme en témoignent les influences philosophiques revendiquées par des groupes tels que The Doors ou David Bowie.

Ainsi, la pensée de Nietzsche continue de façonner les représentations culturelles modernes, interrogeant sans cesse les limites de l'humain et la possibilité de son dépassement.

B. Les échos de Nietzsche dans le discours politique

Les idées nietzschéennes résonnent également dans le discours politique moderne. L'idéal du Surhomme, la critique des valeurs morales traditionnelles et la notion de volonté de puissance ont été invoqués dans divers contextes, parfois en dévoiement de leur signification originelle.

Certains dirigeants politiques se présentent comme des figures de rupture, incarnant un dépassement des anciennes structures et proposant une vision nouvelle de la société. Cependant, Nietzsche ne préconisait pas une simple prise de pouvoir ou une domination brutale, mais une transformation créatrice des valeurs. Comme il l'écrit dans "Par-delà le bien et le mal", « Le grand homme est un éclair, un chemin vers le neuf » (NIETZSCHE, Par-delà le bien et le mal, 1973, p. 142). Cela implique une responsabilité éthique dans l'exercice du pouvoir.

D'un autre côté, la critique nietzschéenne du nihilisme trouve un écho dans les tensions actuelles entre populisme et désillusion politique. Hannah Arendt, souligne que l'effondrement des valeurs traditionnelles peut engendrer soit une réinvention créatrice, soit une manipulation autoritaire des masses. Là encore, la volonté de puissance nietzschéenne ne doit pas être perçue comme une simple quête de domination, mais comme un processus de création de nouvelles valeurs favorisant la dignité et l'émancipation.

Enfin, l'idée de l'éternel retour peut être appliquée à la répétition des schémas politiques et à la difficulté à réinventer de nouvelles formes de gouvernance. Là réside le véritable défi politique contemporain : non pas la perpétuation d'un pouvoir hérité, mais l'émergence d'une politique capable de se réinventer au-delà des dogmes et des fatalités historiques.

VII. La complexité du conflit de Gaza

A. Les multiples dimensions du conflit

Le conflit israélo-palestinien est marqué par des dimensions historiques, culturelles et politiques complexes, qui rendent toute analyse unilatérale insuffisante. Cette complexité exige une approche nuancée, loin des simplifications qui peuvent résulter d'une lecture réductrice des concepts nietzschéens. Loin d'être une simple lutte de volontés de puissance, la situation à Gaza doit être replacée dans une histoire marquée par la colonisation, la résistance et la construction d'une identité collective.

Walter Benjamin, dans ses "Thèses sur le concept d'histoire", insiste sur le fait que l'histoire des opprimés est souvent une succession de catastrophes. Cette perspective permet de mieux comprendre comment la répétition des violences structure le destin des populations impliquées. Par ailleurs, Edward Saïd, dans "L'Orientalisme" (1978), met en lumière la façon dont les discours dominants construisent une perception biaisée du conflit, en effaçant la complexité des réalités locales.

Nietzsche lui-même, bien que critique à l'égard des morales réactives, ne préconise pas une justification aveugle des dynamiques de domination. Dans "Par-delà le bien et le mal", il met en garde contre les idéologies figées qui enferment la pensée dans des oppositions stériles. Cette réflexion invite donc à dépasser les clivages rigides pour mieux comprendre la nature systémique et historique du conflit.

B. La nécessité d'un dialogue constructif

Dans l'horreur qui frappe Gaza aujourd'hui, parler de dialogue peut sembler dérisoire. Pourtant, c'est précisément quand la violence atteint son paroxysme que nous devons réaffirmer avec force l'urgence d'une véritable communication. Ce ne sont pas des pourparlers diplomatiques aseptisés dont nous avons besoin, mais d'un dialogue authentique qui reconnaisse d'abord l'humanité bafouée du peuple palestinien.

Comment envisager un échange constructif quand un camp subit une violence disproportionnée ? La première condition serait un cessez-le-feu immédiat et inconditionnel, suivi de la levée du blocus inhumain sur Gaza. Sans ces mesures concrètes, tout dialogue ne serait qu'une mascarade. Les Palestiniens ne peuvent négocier sous les bombes, le ventre vide, sans accès aux soins les plus élémentaires.

Un vrai dialogue exige de regarder en face les souffrances palestiniennes. Cela implique de reconnaître l'asymétrie fondamentale de la situation : d'un côté, une puissance occupante dotée d'une armée suréquipée ; de l'autre, un peuple privé de ses droits les plus fondamentaux depuis des décennies. Prétendre établir un dialogue "à parts égales" dans un tel contexte revient à nier cette réalité criante.

Pour être fécond, ce dialogue doit s'ancrer dans le droit international et le respect des résolutions de l'ONU trop longtemps ignorées. Il doit permettre aux Palestiniens de faire entendre leur voix sans être immédiatement taxés d'antisémitisme. Il doit créer l'espace pour que leurs revendications légitimes - fin de l'occupation, droit au retour, autodétermination - soient enfin sérieusement considérées.

Ce dialogue ne sera pas facile. Il devra surmonter des décennies de méfiance, d'injustices accumulées, de traumatismes transmis de génération en génération. Mais c'est précisément parce que la situation est grave qu'il ne peut être reporté plus longtemps. Chaque jour perdu dans le silence et l'inaction signifie de nouvelles vies palestiniennes sacrifiées.

Le monde a besoin d'entendre autre chose que le bruit des bombes. Il a besoin d'entendre les voix des mères palestiniennes qui pleurent leurs enfants, des médecins qui luttent pour sauver des vies dans des hôpitaux en ruine, des intellectuels qui résistent par les mots à la destruction de leur culture. Ces voix doivent devenir le cœur battant d'un dialogue enfin authentique.

La véritable construction de paix ne pourra commencer que lorsque la communauté internationale aura le courage d'imposer un cadre juste à ce dialogue, en cessant de couvrir les crimes de guerre et en mettant fin à l'impunité. Ce n'est qu'à ce prix que pourra émerger une solution durable respectant les droits inaliénables du peuple palestinien.

Conclusion

Gaza, aujourd'hui, se dresse devant nous comme un miroir brisé, éclatant au visage de l'humanité ses contradictions, ses aveuglements et ses faillites. Ce qui s'y joue dépasse le registre de l'analyse géopolitique ou de l'expertise militaire : c'est un drame dont la charge symbolique et existentielle convoque aussi bien la philosophie que la littérature, les sciences humaines que la mémoire collective. Dans ce théâtre tragique, où la violence sature l'espace et le temps, la pensée de Nietzsche trouve une résonance particulière. Quand il parle de la « mort de Dieu » dans *Le Gai Savoir*, il ne signe pas seulement la fin de la transcendance religieuse, mais il nomme l'effondrement des valeurs métaphysiques et morales qui soutenaient jusqu'alors l'édifice de nos repères. Cet effondrement nous projette dans un monde où il nous faut, désormais, inventer de nouvelles formes de sens, de nouvelles éthiques, sans béquille divine ni garantie transcendante. À Gaza, ce vertige prend chair. Il ne s'agit plus simplement d'un défi philosophique ; c'est une question de vie ou de mort, d'intégrité humaine ou de basculement dans l'abîme.

Dans le champ littéraire, des figures comme Walter Benjamin ont insisté sur le rapport entre histoire et catastrophe, entre mémoire et ruine. L'histoire, disait Walter, n'est pas une progression linéaire vers le progrès, mais une série de catastrophes empilées – et le travail de la pensée critique consiste à en sauver les éclats. Gaza est cet amoncellement de ruines vivantes, où l'écriture de l'histoire passe par les voix brisées, les récits interrompus, les témoignages étouffés. Penser Gaza, c'est dès lors accepter de se placer du côté de ce que Benjamin appelait « les vaincus de l'histoire », ceux qui, précisément, échappent aux grands récits triomphants.

La littérature postcoloniale, quant à elle, notamment à travers des penseurs comme Edward Said ou Frantz Fanon, nous rappelle l'importance de l'écoute des voix subalternes, de la prise en compte des marges et des fractures, de ce qui résiste à l'homogénéisation des discours dominants. Gaza n'est pas simplement un lieu géographique ; c'est une ligne de fracture où s'exprime la complexité des identités, des appartenances, des mémoires. Dans ce sens, le conflit israélo-palestinien ne peut se comprendre qu'en prenant en compte l'épaisseur historique, symbolique et narrative des événements.

Nietzsche, par sa philosophie du dépassement, nous invite à refuser les postures de résignation ou de cynisme. Loin de se contenter d'une analyse désabusée, il nous pousse à assumer la tâche tragique de réinventer des valeurs, de reconstruire un horizon de sens au milieu des ruines. Il ne s'agit pas, ici, de trouver un compromis diplomatique, mais d'opérer ce que Paul Ricoeur, que l'on peut évoquer indirectement, appelait un « travail de mémoire » : reconnaître la souffrance, accueillir l'altérité, ouvrir l'espace d'un récit partagé.

Dans ce cadre, le dialogue n'est plus une simple technique de négociation, mais un geste profondément littéraire et politique. Comme l'a montré Mikhaïl Bakhtine, le dialogue est ce lieu où plusieurs voix se rencontrent sans se fondre, où l'altérité est maintenue vivante, où la polyphonie devient la condition de l'éthique. Penser Gaza à partir de cette polyphonie, c'est refuser le silence imposé par les rapports de force, c'est faire droit à la multiplicité des vécus, c'est réhabiliter la parole là où le pouvoir voudrait imposer la seule logique des armes.

Ainsi, Gaza se présente comme une blessure ouverte qui met au défi nos certitudes morales, nos cadres analytiques, et même nos capacités de langage. Il ne suffit pas de dénoncer ou de condamner ; il faut aussi accepter de réinterroger nos propres catégories, de penser l'histoire non comme une marche vers le progrès, mais comme un tissu déchiré, où chaque déchirure appelle à un travail de réparation. Le chaos de Gaza pourrait-il, selon le mot de Nietzsche, faire naître une « étoile dansante » ? Non pas un espoir naïf, mais la possibilité, ténue mais réelle, de réinventer les conditions du vivre-ensemble, d'ouvrir une brèche dans l'ordre de la destruction, de redonner sens à une humanité commune.

Au terme de ce parcours, il apparaît que Gaza n'est pas un simple objet d'analyse ou de compassion distante ; elle est un révélateur. Elle révèle la précarité de nos valeurs, l'ambivalence de nos engagements, l'urgence de réinventer un espace de parole et de justice. Face à ce défi, la pensée, la littérature et la philosophie ne sont pas des refuges esthétiques : elles sont des armes fragiles mais nécessaires, pour dire, penser et peut-être transformer ce qui, sans elles, sombrerait dans l'oubli ou la barbarie.

Bibliographie

- ARENDT, H. (1951). *Les Origines du totalitarisme*. Paris: Seuil.
- ARENDT, H. (1963). *Eichmann à Jérusalem*. Paris: Gallimard.
- DELEUZE, G. (2014). *Nietzsche et la philosophie*. Paris: Quadrige - PUF.
- Montebello, P., & Stanek, V. (2002). *Nietzsche. La volonté de puissance*. Consulté le janvier 2025, sur www.persee.fr/doc/phlou_0035-3841_2002_num_100_1_7419_t1_0267_0000_2
- NIETZSCHE, F. (1971). *Par-delà le bien et le mal*. Paris: Gallimard.
- NIETZSCHE, F. (1973). *Le Gai savoir*. Paris: Gallimard.
- NIETZSCHE, F. (1973). *Par-delà le bien et le mal*. Paris: Gallimard.
- NIETZSCHE, F. (1985). *Ainsi parlait Zarathoustra*. Paris: Gallimard.
- NIETZSCHE, F. (2001). *Ecce Homo*. Récupéré sur academia.edu: https://www.academia.edu/8905966/Ecce_Homo
- NIETZSCHE, F. (2018). *Humain, trop humain*. Paris: l'Éclat.
- SARTRE, J. (1943). *L'Être et le Néant : Essai d'ontologie phénoménologique*. Paris: Gallimard.
- SARTRE, J. (1946). *L'existentialisme est un humanisme*. Paris: Nagel.
- WALTER, B. (2014). *Thèses « Sur le concept d'histoire »*. Paris: Eclat.

Biographie des auteurs :

Yousfi Chakib Khalil est Maître de conférences classe B et Chef du Département de Langue et Littérature Françaises à l'Université d'Adrar (Algérie). Ses recherches portent sur la littérature francophone, avec un intérêt particulier pour la critique littéraire, les théories de la lecture, la réception des textes, ainsi que pour les dimensions esthétiques et idéologiques de la littérature algérienne d'expression française. Il s'intéresse également à la toponymie des espaces algériens, qu'il explore à travers ses résonances ethnologiques et identitaires.

RAKED Ouahiba est titulaire d'une licence en langue française obtenue à l'Université de Tizi-Ouzou, ainsi que d'un Master en Didactique du Français Langue Étrangère (FLE) délivré par l'Université d'Adrar. Elle exerce depuis plus de vingt ans en tant que Professeur d'Enseignement Secondaire de français à Adrar. Au-delà de son activité pédagogique, elle s'intéresse particulièrement à la littérature francophone et aux études toponymiques, qu'elle aborde sous l'angle des rapports entre langue, identité et mémoire territoriale.